

Séquences

Jaws de Steven Spielberg / *Jaws*, États-Unis, 1975, 120 minutes

Johanne Larue

L'histoire du cinéma québécois vue par la nouvelle génération
Number 178, May–June 1995

URI: id.erudit.org/iderudit/49672ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Larue, J. (1995). Jaws de Steven Spielberg / *Jaws*, États-Unis, 1975, 120 minutes. *Séquences*, (178), 33–34.

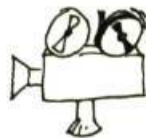
Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org



de
Steven
Spielberg

Il y a vingt ans, j'avais 13 ans. Tous les week-ends, j'allais voir un film avec mon père. Le rituel était le suivant: j'étais *La Presse* du samedi et je choisissais le film en fonction de mon «analyse» du cahier Cinéma (*bon-la-belle-affiche*). Cette semaine là, **Les Dents de la mer** attire mon attention. «Wow», que je me dis, «un documentaire de Cousteau». Je n'avais sûrement pas remarqué la nageuse nue au-dessus du gros requin; personne n'est aussi bête, même à 13 ans. Mon père, pas plus fin, ne vérifie même pas. Hop, dans la voiture, le cap vers Dorval et son nouveau multiplex tout neuf. On arrive devant le cinéma, la file est longue comme ça. J'ai comme une hésitation. Qu'est-ce qu'une foule pareille fait là, par un bel après-midi d'été, pour voir un film de Jacques Cousteau? On se met tout de même en ligne et on attend. La file avance et je finis par apercevoir la marquise qui stipule que **Jaws** (on était bilingue), c'est pour les 14 ans et plus. Angoisse, je n'ai pas l'âge! Je souligne la chose à papa qui hausse les épaules. «Mais, ils m'laisseront pas entrer!», dis-je, du haut de mes 5 pieds 6 pouces. Mon père me rassure, mais plus la file avance, plus j'angoisse; tant et si bien qu'une fois passé le guichet (indifférence totale de la caissière), je suis déjà en lavette. Bel état de réceptivité.

On entre, on s'assoit, la salle est bondée. C'est sûrement pas un documentaire. Les lumières s'éteignent, le rideau s'ouvre, les premiers accords du célèbre thème de John Williams emplissent la salle. Ça n'est sûrement, sûrement pas un documentaire. La première victime s'époumone, j'agrippe le bras de mon père et je lui crie à l'oreille: «ÇA N'EST PAS UN DOCUMENTAIRE!». Coincée au beau milieu de la rangée (même à 13 ans, j'insiste pour occuper l'angle de visionnement parfait), j'hyperventile mais je ne peux pas m'échapper. De toute façon, l'envie me quitte bientôt au fur et à mesure que le film opère sa magie. Parce qu'avant d'aller dénoncer mon père à

une quelconque agence de protection de l'enfance, dites-vous bien que **Jaws** a changé ma vie... pour le mieux. À la fin de la projection, je me surprends à lire le générique pour la première fois. Les acteurs, je connaissais depuis longtemps, mais le concept d'un réalisateur, d'une équipe technique, tout ça c'était nouveau pour moi. Dans les semaines qui vont suivre, je vais m'acheter les deux livres qu'on publiera sur le tournage du film (celui d'Edith Blake donne le point de vue des insulaires, et celui de Carl Gottlieb, celui des créateurs — le contraste me renverse). Je vais aussi traîner tous mes amis au cinéma, en leur faisant des traductions simultanées à l'oreille. Septembre venu, **Jaws** deviendra le sujet de toutes mes présentations orales à l'école. Bref, j'obsède. Le cinéma devient ma raison de vivre. Et je suis sur le même *high* depuis.

Mais pourquoi **Jaws**?



Spielberg et la monteuse Verna Fields

Sans doute parce que j'avais le bon âge. Les coups de cœur de notre adolescence ont bien plus d'impact sur notre vie que les passions qu'on acquiert «en toute connaissance de cause», à un âge plus mûr. Les *casseux de party* me diront qu'il n'y a rien de bien spécial à mon expérience puisqu'en cet été fatidique de 1975, c'est l'Amérique toute entière qui va tomber dans le panneau; **Jaws** étant le précurseur (avec *The Godfather* et *The Exorcist*) du phénomène des *blockbusters*. Ce sera le premier film à faire des recettes inimaginables au box-office. D'autres diront encore que ce sont les effets spéciaux qui m'ont séduite (non, mais, j'suis pas tannée de l'entendre celle-là, quand il est question de Spielberg?). Eh bien non! A-t-on seulement remarqué que Bruce le requin — car c'est comme ça qu'on l'appelait sur le plateau — ne fait que de très rares apparitions à l'écran? C'est une bonne chose d'ailleurs parce que, même à l'époque, sa mécanique n'était pas très au point.

Si **Jaws** impressionne autant, même encore aujourd'hui, c'est grâce au talent de cinéaste de Spielberg. Il a bien compris, lui, qu'en gardant sa caméra au ras de la mer, avec juste ce qu'il faut d'eau dans le cadre pour lécher la lentille, le spectateur sera pétrifié de peur. En laissant la menace réelle dans le hors-champ, mais en lui trouvant un support métonymique sur l'écran (un aileron, un bout de quai traîné par le requin, une bouée jaune, ...), le réalisateur stimule l'imagination du spectateur qui s'invente mille horreurs parce que forcément, il va puiser à même son inconscient pour renouer avec certaines peurs primordiales. Par exemple, celle du néant qui occupe l'au-delà (ou l'en-deçà du cadre), celle de l'eau (la mer/mère, le liquide amniotique, le choc de la naissance?), mais aussi celle de l'inconnu, que tout un chacun doit affronter avant de passer à l'âge adulte. En fait, **Jaws**

nous propose un rite de passage, un cheminement irrésistible et cathartique vers l'accomplissement de soi, comme en témoigne l'évolution du personnage principal, Brody. De shérif impuissant et mâle impotent (il a peur de l'eau), ce dernier finit par devenir le véritable héros de la chasse au requin, en tuant la bête à la fin du film (sa peur de l'eau complètement oubliée), supplantant ainsi les deux candidats plus plausibles, Quint, le vieux loup de mer, et Hooper, le whiz kid océanographe. *L'homme ordinaire confronté à l'extraordinaire*. C'est une proposition thématique qui sied comme un gant au cinéma de Spielberg, et qui tire sa force de ses racines archétypales. *Jaws* est un conte de fée pour grands enfants. C'est sans doute pourquoi je l'ai épousé avec autant d'abandon.

Il y a encore certains critiques ou certains collègues qui voudraient me faire croire que Spielberg est un tâcheron; qu'il n'aurait fait qu'*adapter* le roman de Peter Benchley, d'ailleurs officiellement responsable du scénario. Dans les faits pourtant, s'il faut en croire Carl Gottlieb, le scénario final, c'est Spielberg et ses acteurs qui l'ont réécrit *la nuit*, avant chaque nouvelle journée de tournage! De toute façon, on n'a qu'à lire le livre pour s'apercevoir de l'importance des changements opérés; transformations qui sont très révélatrices du parti pris cinématographique de Spielberg.

Une fois raturés tous les passages retranchés par Spielberg, il ne reste plus, du roman, que 46 des 283 pages de l'édition Stanké. De l'esprit de ces 283 pages, rien ne subsiste. Le roman de Benchley se résume à une histoire misanthropique où toute une série de personnages, plus corrompus et immoraux les uns que les autres, se font punir par un grand requin blanc, sans doute envoyé par Dieu pour nettoyer l'Amérique.

Dans son film, Spielberg commence d'abord par nuancer les personnages, leur injectant tous une bonne dose d'humanité et d'humour, ce qui les rend plus aptes à l'identification et permet le «rite de passage». Le film ne serait d'ailleurs pas ce qu'il est sans la dynamique entre les trois personnages principaux: Brody qui regarde vers la mer où l'attend son destin, Hooper qui regarde Brody regarder et s'inquiète pour lui, et

Quint, le légendaire, qui aime à se faire regarder. Littéra-

quement, finalement qui aime à se voir. Métaphoriquement aussi bien que littéralement dans la stratégie des points de vue qu'adopte la caméra, Spielberg arrive à faire jouer à ses personnages toutes les fonc-



Robert Shaw, Roy Scheider et Richard Dreyfuss

tions narratives que préconisaient déjà les Grecs de l'Antiquité: celles du héros, du destinateur, de l'adjuvant et de l'antagoniste. Le classicisme de *Jaws*, qu'il ne faudrait surtout pas résumer au conventionnalisme hollywoodien, se remarque aussi à l'instauration, par Spielberg, d'un troisième acte, absent comme tel du roman. Une fois partis en mer, dans le dernier tiers du film, les trois compères scellent leur destinée. Ils pénètrent l'espace «enchanté» et n'en reviendront qu'après avoir livré duel au monstre. Pas question, pour Spielberg, de les faire revenir en arrière... au contraire de Benchley, qui sabote complètement le suspense potentiel de son récit, en faisant périodiquement revenir les pêcheurs au port, pour qu'ils y dorment la nuit. La structure du film, elle, permet un *mouvement inexorable vers l'avant*, un phénomène que j'associe au cinéma pur, primitif, et dont l'on ne devrait pas sous-estimer l'importance, l'impact et la beauté.

Ainsi, on a trop peu fait état du sentiment d'ivresse et d'euphorie que procurent le rythme et la narration du film; la critique n'en finissant plus de soulever les éléments sensationnalistes de *Jaws*. Il est pourtant évident, dans le nombre et la souplesse des mouvements à l'épaule sur le bateau, dans la fébrilité du montage, dans le jeu nerveux des acteurs et, surtout, dans les élans de la musique de John Williams (la course des violons, le souffle des cuivres), qu'il s'agit autant d'un film d'aventure que d'épouvante. Même Brody, l'apeuré, finit par sourire lors de la course finale avec le requin, emporté malgré lui par l'entrain du film. Par ailleurs, la dernière scène résume très bien la double nature de l'œuvre. Lorsque Brody fait exploser le requin, l'iconographie relève du *gore* mais l'émotion de la scène est «célébratoire»,

orgasme et follement cathartique, à l'image du rire qui secoue alors le héros.

Quand je pense que, dans le roman, le requin meurt... d'indigestion. Bonjour, l'anti-climax!

À 13 ans, les mots nous manquent pour s'exprimer. C'est sans doute pour cela que c'est à une image que je n'ai cessé de me référer, avant mes années de formation, pour résumer mon attachement à *Jaws*. Celle d'un plan, très beau, que personne, étrangement, ne souligne dans les nombreux écrits qu'on a publiés sur le film de Spielberg: celui où l'on peut voir une étoile filante traverser un ciel bleu de chine, derrière le visage de Brody qui épie la mer. La chute de l'astre forme une strie lumineuse que l'on confond tout d'abord avec une égratignure. Du choc, on passe ensuite à la surprise puis à l'émerveillement lorsque, contre toute logique, la trajectoire de l'étoile filante traverse la tête du personnage. L'expression mi-apeurée, mi-déterminée que prend alors la mine de Roy Scheider (qui, pourtant, ne peut pas être au courant de l'effet spécial — mais, au fait, en est-ce un?) m'a toujours semblé a) miraculeuse, b) indicatrice d'un moment-charnière dans la vie du personnage, et c) refléter parfaitement ma propre transfiguration lors de mon exposition au film. Passion d'illuminée.

Johanne Larue

JAWS

Réal.: Steven Spielberg — Scén.: Peter Benchley et Carl Gottlieb, d'après le roman de Benchley — Phot.: Bill Butler (Cam.: Michael Chapman) — Mont.: Verna Fields — Mus.: John Williams — Son: John R. Carter, Robert Hoyt — Dir. art.: Joseph Alves, Jr. — Effets spéciaux: Robert A. Matthey — Int.: Roy Scheider (le shérif Brody), Richard Dreyfuss (Hooper), Robert Shaw (Quint), Murray Hamilton (le maire), Lorraine Gary (Helen, l'épouse de Brody) — Prod.: Richard D. Zanuck, David Brown — États-Unis — 1975 — 120 minutes.